

<p align="center">IIé PARTIE –UNE HISTOIRE TOURMENTEE DE CONSTRUCTION DU SUJET CHRETIEN</p>
--

<p align="center">Chapitre 6- La question du mal</p>

Le philosophe Jérôme de Gramont dit ceci : « parler de Dieu est la chose la plus difficile du monde, pour les simples hommes, les philosophes et les théologiens mais parler du mal est encore plus difficile, je sais qu’il existe mais je ne sais pas ce qu’il est, je ne peux le comprendre, je ne peux dire qu’une chose : il est et il s’impose. C’est « l’incompréhensible majeur ».

La question qui est toujours la nôtre à propos du mal est celle-ci : comment concilier l’expérience : « il y a le mal », c’est le fait indubitable et le fait le plus problématique : « il y a Dieu » ? Si on pose la question de cette manière et qu’on la soumet à la logique de la pensée, il est plus que probable que l’idée du mal reste et que Dieu disparaît.

Pourtant la question de la conciliation entre l’existence du mal et la foi en un Dieu bon hante l’être humain, de quelque religion ou non-religion qu’il se réclame. Il y a donc un défi, un défi à penser le mal, ce sera la première section, défi qui communique avec les possibilités pour la théologie chrétienne de dire quelque chose du mal.

I- LE DEFI A PENSER

Appuyé sur Ricoeur, *Le Mal. Un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides, Genève, 1986.

1/ Phénoménologie du mal

Observons que la tradition judéo-chrétienne en Occident place sous un même terme - le mal - des réalités qui sont disparates dans leur principe et qui sont le péché ou mal commis et la souffrance ou mal subi.

Quelle est leur disparité de principe ?

- ✓ Le mal moral ou péché en langage religieux est imputable et par conséquent objet d'accusation et de punition.
- ✓ Le mal subi, la souffrance a des traits contraires : elle est essentiellement subie. Elle occasionne la lamentation.

Mais il y a souvent l'enchevêtrement des deux phénomènes : par exemple

- ✓ d'une part la punition est une souffrance pour celui qui la subit
- ✓ bien souvent la cause principale de souffrance est le mal exercé par l'homme sur l'homme et à ce moment-là, mon mal commis est ton mal subi. (Psaumes ou l'analyse marxiste de l'aliénation de l'homme)

En face de la constatation qu'il existe du mal, nous sommes toujours à la recherche d'une interprétation de cette existence du mal. C'est, dit Paul Ricoeur, le point où la phénoménologie est relayée par l'herméneutique, c'est-à-dire l'interprétation.

2/ Les tentatives spéculatives

Donc des discours sur le mal qui ont des niveaux différents.

points :

A- Le mythe

C'est la première transition de la phénoménologie vers l'herméneutique.

Le mythe est capable d'assumer le côté ténébreux comme le côté lumineux de la condition humaine. Le mythe incorpore l'expérience du mal en l'intégrant dans des grands récits d'origine. On pense bien sûr à Gn mais il y a une variété

immense d'hypothèses pour prendre en charge la question du « pourquoi le mal ? »

Le mythe apportait une forme de consolation en replaçant la plainte du suppliant dans le cadre d'un univers immense mais laissait une part importante de la question : « pourquoi moi ? » La lamentation demande des comptes à la divinité.

Du coup, le mythe doit changer de registre : il lui faut argumenter pour expliquer pourquoi la condition humaine est ce qu'elle est. C'est le stade de la sagesse.

B- La sagesse

La première explication et la plus tenace de la sagesse est la rétribution : toute souffrance est méritée parce qu'elle est la punition d'un péché individuel ou collectif, connu ou inconnu.

Il s'instaure alors une sorte d'ordre juridique : on est puni parce qu'on a péché, donc la limite est immédiate : sens rudimentaire de la justice quand le mal apparaît disproportionné : pourquoi la mort des enfants ? etc...

Le débat interne de la sagesse s'illustre avec le livre de Job. A la fin, il n'y a pas de solution, mais une théophanie qui n'apporte pas de solution directe à la souffrance personnelle de Job.

A partir de ce récit, la spéculation peut alors prendre plusieurs directions : la consolation est-elle différée eschatologiquement ? la plainte ne concerne-t-elle pas Dieu ? la plainte doit-elle traverser une épreuve purificatrice ?

Le discours en serait peut-être resté au niveau de la sagesse si la gnose n'était pas intervenue.

C- le stade de la gnose et de la gnose antignostique

C'est à la gnose que la pensée occidentale est redevable d'avoir posé la question du mal comme une totalité problématique : *Unde malum ?*

La gnose et principalement le manichéisme met face à face les forces du bien et les forces du mal dans un combat sans merci c'est-à-dire que la gnose partage le monde en deux grands principes extérieurs à l'homme : le bien et le mal. La gnose donne une existence substantielle au mal comme elle le fait pour le bien.

Le manichéisme dit : le mal vient d'un dieu méchant. Le propos est de séparer un Dieu bon hors du monde, d'un dieu démiurge dans le monde et qui donc produit le mal. Anthropologie gnostique va consister à se libérer de ce monde mauvais.

Augustin s'y oppose en utilisant les concepts de la philo néo-platonicienne. Il retient que le mal ne peut être considéré comme une « substance » parce que dans la catégorie de l'être, il n'y a que le bien. Découle de la conception d'un Dieu bon, Dieu n'a pas pu créer le mal, Satan est une créature de Dieu qui s'est détournée de Dieu mais au départ, il n'y a que le bien et le mal est seulement une privation du bien.

Corollaire important : vision exclusivement morale du mal, puisque le mal n'a pas de substantialité. Ce n'est plus *unde malum ?* mais *unde malum faciamus ?* » d'où vient que nous fassions le mal ? » qui fait basculer le problème du mal dans la sphère de l'acte.

Conclusion de cette vision morale du mal : tout mal est soit péché soit peine, donc une vision morale du mal entraîne une vision pénale de l'histoire : le malheur arrive à ceux qui l'ont mérité. Ce qui fait dire à Ricoeur que **le prix à payer pour la cohérence de la doctrine est énorme** dit Ricoeur. p. 24.

Il apparaît à l'occasion de la querelle avec Pélage : pour rendre crédible l'idée que toute souffrance, est une rétribution du péché, étant donné l'injustice de sa répartition, il faut donner à celui-ci une dimension supra-individuelle voire générique : la doctrine du po.

D- La théodicée

Le mot « théodicée » et la question de la théodicée sont inventés par un philosophe allemand du 18^e siècle : Leibniz (1646-1716) qui fait paraître en 1710 un ouvrage intitulé *La Théodicée*.

On va chercher à justifier Dieu face à la question du mal : c'est un vrai effort intellectuel pour dire le droit de Dieu face à la question du mal. La question est

bien celle de l'incohérence intellectuelle à penser en même temps 3 propositions :

- ✓ Dieu est bon
- ✓ Dieu est tout-puissant
- ✓ Il y a du mal dans le monde

Donc, on cherche à dénouer l'incompatibilité de ces trois propositions :

Cette question est celle de ce qu'on appelle la «théodicée ».

Leibniz : prend en compte toutes les formes du mal qu'il place sous le titre de mal métaphysique. Repose sur la conviction que l'existence du mal dans le monde ne détruit pas la conviction d'un Dieu bon et juste et donc la conviction de l'existence de Dieu.. Que dit Leibniz ?

- il pointe le mystère irréductible entre Dieu infini/créature finie. Le lieu actuel du mal est un lieu fini, donc on rapproche deux manières de dire qui ne sont peut-être pas rapprochables. C'est un argument qui porte sur l'être même de Dieu.
- il pointe la relativité du jugement : qu'est ce qui est bien ou mal ? un bien peut sortir d'un mal, on peut vite aller à la conclusion : c'est le bien qui l'emporte.
- le mal innocent : on ne lui attribue peut-être pas le sens qu'il a. On peut approcher la souffrance et la mort comme quelque chose dont le sens n'est pas encore révélé et qui peut être bon.

Grossièrement résumé, il dit que Dieu ne peut être tenu comme responsable de l'existence du mal car le monde tel qu'il est, est « le meilleur des mondes possibles » (notion qui sera décriée par Voltaire (1694-1778) dans *Candide* après le désastre du tremblement de terre de Lisbonne en 1755) ; le mal existe mais il est nécessaire pour promouvoir le « plus grand bien possible », un monde d'où le mal serait absent serait nécessairement un monde d'où toute créature libre serait absente ; et un tel monde serait moins parfait que le nôtre où nous sommes libres de vouloir le mal mais aussi de vouloir le bien.

C'est ce que Ricoeur appelle le principe de raison suffisante : qui est ici un principe du meilleur.

La théodicée est un échec chez Leibniz dans la mesure où chez lui, presque chaque point démarre bien et aboutit à une conclusion contestable, les prémisses sont justes mais la manière de traiter les problèmes sont forcés, la théodicée a été très contestée. car on peut arriver ainsi à justifier la souffrance. La visée de la théodicée est bonne mais la manière de le faire est contestable et contestée par Voltaire. Cependant, si on n'entend pas les réponses proposées par Leibniz, on remet en cause Dieu lui-même.

Kant (1724-1804) : contre le discours de la théodicée

Il existe un mal radical à la racine dont il est impossible de dire quoi que ce soit, donc il n'est pas possible dans les limites de la raison de penser le mal.

Le mal est donc impensable, il relève de la sphère pratique, on revient à la question d'Augustin, c'est d'où vient que nous fassions le mal ? On revient à une notion de mal moral mais avec deux différences :

- le mal n'a plus de support ontologique
- le mal radical est différent du péché originel : il n'est pas une origine.

On est toujours avec Kant dans sa volonté de poser des limites à ce que 'on peut connaître et à ne pas les transgresser. En tous cas, Kant oblige à penser autrement.

e- la dialectique hégélienne

Hegel (1770-1831), qu'est ce que la forme de pensée dialectique ?

chaque figure de pensée a son contraire et de ces deux pôles naît une nouvelle figure qui à la fois supprime et conserve les précédentes.

Je vous épargne la démonstration qui est technique mais l'idée générale est que le malheur est partout mais la réconciliation est possible et donc partout le malheur peut être dépassé car la réconciliation l'emporte toujours.

On est dans un système de pensée qui se veut totalisant.

Difficile pour nous de lire Hegel après les catastrophes du Xxè.

Donc les tentatives spéculatives aboutissent peu ou prou à des apories.

II- L'EC LAIRAGE CHRETIEN

1/ Les prémisses bibliques

Tout d'abord, rappelons nous que dans les récits de la création, le serpent est là dans la création avant tout péché de l'homme. Il y a donc une présence du mal à l'origine.

Cependant, nous avons tendance à réagir tout de suite en termes de causalité, de responsabilité :

On trouve cela dans la Bible :

- lien entre malheur et péché : on le trouve dans le texte biblique, il n'en est pas indemne.

Ps 38, 2-6 : « *Seigneur, châtie-moi sans courroux, [...] car mes fautes ont dépassé ma tête, comme un pesant fardeau, elles pèsent trop sur moi.* »

Jn 9, 2-3 : « *Qui a péché pour qu'il soit aveugle, lui ou ses parents ?* »

- « Dieu l'a voulu » : texte biblique pas indemne non plus.

Is 45, 7 : « *C'est moi qui suis le Seigneur, il n'y en a pas d'autre ; je forme la lumière et je crée les ténèbres, je fais le bonheur et je crée le malheur : c'est moi le Seigneur qui fais tout cela.* »

Ccl : la question posée à Jésus par les disciples est traditionnelle

- Il existe dans la Bible des discours beaucoup plus audacieux qui amènent des déplacements dans la problématique

Job : il est juste, et confronté à un excès de malheur. A la fin, il n'y a pas de solution, mais le silence adorant de Job devant le Dieu créateur. Cette invocation déplace la question du mal, cette ouverture signifie quelque chose mais la solution n'est pas donnée. On sait seulement que la vie est la plus forte.

Luc 13, 1-5 : Galiléens vont à Jérusalem pour aller au temple, rixe, Pilate exécute tout le monde. Id qu'en Job, le malheur ne tombe pas sur des pécheurs. S'il y a malheur, ce n'est pas parce qu'il y a péché. Le péché n'implique donc pas la souffrance, ni le non péché, la non souffrance. Le lien entre péché et souffrance est rompu. Il ya donc dans le récit biblique un « mal innocent ».

2/ Les repères chrétiens

Je parle volontairement de « repères » seulement parce que le sujet est suffisamment sensible pour qu'on ne puisse parler de « réponses » ou de « solutions ».

Appuyé sur Débat Henri-Jérôme Gagey, Francis Wolff, *Le Mal nie-t-il l'existence de Dieu ?* Editions Savator, Paris, 2008.

Il s'agit d'un débat entre un philosophe et un théologien ce qui nous situe dans la ligne de ce que nous venons de voir et nous allons nous intéresser aux arguments du théologien qui est connu pour ne pas s'enfermer dans sa bulle mais au contraire se mettre en dialogue avec le monde.

Que dit-il ?

A- Se mettre en perspective de salut

Premiers repères : ce qui ne peut pas entrer dans la tradition chrétienne, c'est la gnose et le manichéisme. La foi chrétienne maintient son affirmation de la bonté du Dieu créateur malgré ce qui défigure la création bonne. Pour autant, cela ne justifie pas de penser que Dieu et le mal iraient bien ensemble, entre Dieu et le mal, il n'y a pas de réconciliation possible, Dieu n'est pas pensable *avec* le mal.

Aujourd'hui, on abandonne l'explication via la théodicée : « la souffrance peut avoir du bon. »

Pour HJG, la seule possibilité de penser Dieu et le mal est de se placer dans une perspective de salut, (p. 25), autrement dit, de se placer du côté du disciple de Jésus, Dieu ne crée pas le mal, il n'explique pas le mal, il en sauve. Un Dieu qui se manifeste comme un Dieu crucifié manifeste qu'il est soumis au mal et qu'il en triomphe. Cela dit à l'homme qu'il n'est pas seul, qu'il peut se tourner vers Dieu, c'est une invitation à prier qui est premièrement une invitation à parler.

La Bible n'explique pas la souffrance mais invite le souffrant à se tourner vers Dieu.

La question de Dieu se pose : est-ce que vraiment les attributs de Dieu sont pertinents ? bonté, toute- puissance, ce sont des anthropomorphismes.

B- Renouveau de l'idée de toute-puissance

Qu'est-ce que la toute-puissance que nous proclamons dans le Credo, quand la venue de ce Dieu tout-puissant dans le monde se termine à la Croix ? Cela contredit la figure humaine de la toute-puissance.

Regardons ce qu'en disent quelques auteurs du XX^e :

A noter Dietrich Bonhoeffer, (1906-1945), théologien protestant, allemand, pasteur, Il a fait partie des premiers théologiens qui ont reconnu dès l'accession de Hitler comme chancelier du Reich, que la politique hitlérienne contre les juifs posait un problème à l'Eglise.

Il entre dans la Résistance en juillet 40 et il sera pris, condamné et exécuté à 39 ans en 1945.

Il faut lire Bonhoeffer, c'est magnifique même si c'est difficile, vous avez en particulier la référence de son livre *Résistance et soumission*, dans la bibliographie complémentaire

Il dit que Dieu quand il se manifeste dans le monde (le X^e), il se manifeste comme une impuissance, il ne dit pas que Dieu est impuissant mais qu'il se manifeste dans le monde comme une impuissance.

Hans Jonas (1903-1993), philosophe juif allemand, disciple de Heidegger dont il s'éloignera de la pensée, engagé dans le sionisme, auteur notamment de *Le concept de Dieu après Auschwitz*, embraye dans cette compréhension d'un renoncement à la puissance de la part de Dieu. La proposition est de penser pour le temps du monde un Dieu qui abandonne sa puissance. Ce sont les événements du XX^e qui font penser cela.

Adolphe Gesché (1928-2003) : théologien, prêtre belge, philosophe, a écrit *Dieu pour penser : le mal*, il renverse la perspective en disant : la seule objection réelle contre le mal c'est Dieu. La proposition chrétienne JC manifeste ce que Dieu veut faire, cad de s'impliquer contre la situation du monde et de lutter contre le mal. Dieu accepte d'entrer dans le mal.

L'aporie implique donc un renversement dans la compréhension du divin, non pas celle où on regarde ce que Dieu est mais ce que Dieu fait. Ce qu'il fait, c'est lutter contre le mal, Dieu devient celui qui s'oppose au mal, au prix de la descente aux enfers, cad dans le lieu où il n'y a pas Dieu.

La seule manière de justifier la foi en un Dieu tout-puissant et créateur, dit Gagey, c'est de la fonder sur la définition que Dieu donne de lui-même : « Dieu est Amour », (1 Jn 4, 8). Ce qui est en question, c'est la puissance de l'amour et la manière dont chacun peut en répondre.

Le texte biblique ajoute cet élément qui vient éclairer cette question sans la solutionner en nous invitant à relire les histoires de souffrance comme un rapport jamais clarifié, jamais bien négocié entre la justice et la miséricorde.